

Introduction

« Ces mages [...] sont aussi appelés rois, car à cette époque régnaient les sages philosophes. » (Nicolas de Lyre¹)

Chaque année, à l'approche de Noël, journaux, télévision et planétariums actualisent nos connaissances sur l'étoile de Bethléem, nous informant de ce que l'on sait de nouveau sur cette vieille « étoile », ce merveilleux événement astronomique qui aurait, dit-on, annoncé la naissance de Jésus de Nazareth. L'étoile – comète ou conjonction planétaire – renaît, comme l'Enfant, et cet événement céleste semble d'autant plus éternellement neuf que nous en serions nous-mêmes renouvelés.

De nos jours, nombreux sont ceux, y compris parmi les chrétiens, que l'histoire de l'étoile laisse dubitatifs : ils savent que l'arrivée, ou l'épiphanie, de bien des guides célèbres, et non du seul Jésus, est associée à ce type de manifestations célestes surnaturelles². Pour les modernes, cette histoire chrétienne n'est pas plus digne de foi que les autres : il faut les croire toutes ou n'en croire aucune.

Et pourtant, malgré tout, parce que les hommes ont besoin de « suivre une étoile » qui ne les trompera pas, nombreux sont ceux pour qui la transformation romancée des ciels à Noël, et la naissance de Jésus qui l'aurait accompagnée, constituent un événement toujours nouveau. Réunis sous cette étoile, nous percevons les événements de la sainte naissance à travers notre propre prisme. C'est nous qui construisons la crèche et les acteurs qui l'entourent. Au cours de l'histoire, les chrétiens ont intégré à la scène de la Nativité, comme à d'autres images sacrées particulièrement puissantes, leurs propres expériences sociales et politiques. Et ils continuent de le faire afin de s'émuouvoir devant ces images. Dans le cas de l'histoire de l'étoile, qui échappe par nature à la fabrication humaine, ce phénomène est moins évident. Mais, en nous mêlant aux premiers adorateurs de la crèche de Bethléem, nous entrons dans le champ de l'expérience sociale et politique.

Une source nous enseigne que les bergers apparurent les premiers ; une autre que cet honneur échut à leur exact opposé, des sages appelés mages. L'étoile de Bethléem s'adresse à notre moi métaphysique ; les bergers et les sages nous entraînent dans la sociologie concrète du sacré.

Regardons-y de plus près. La crèche semble accueillir la vie tout entière. De simples bergers reconnaissent la divinité chez ce nourrisson sans défense, de même que les animaux, emblèmes d'une population rurale. Alors arrivent les mages, montrés comme des rois ou des intellectuels, exacte antithèse de la fraîche simplicité des bergers. En lui offrant respectueusement des présents, ces aristocrates accordent au nouveau-né une forme de reconnaissance diplomatique de son statut de roi. Et ce geste renvoie à son tour à la présence dans la crèche d'un autre groupe social : les marchands. Qui d'autre aurait réuni les cadeaux – l'or, l'encens et la myrrhe ? Salomon qualifie bien l'encens et la myrrhe de « parfums des marchands³ ». Et qui, sinon les commerçants, était expert de l'échange ? La présence implicite des marchands apparaît plus clairement encore dès lors que les mages échangent des cadeaux avec Marie, comme on le raconte parfois⁴. Jusqu'à nos jours, les chrétiens, en agençant ces scènes de la crèche, inscrivent l'Enfant dans un ordre social reconnaissable, fait de bergers, de paysans et de courtisans, qui associe et oppose campagne et cour, richesse et pauvreté, simplicité et complexité⁵.

Ce sont précisément ce champ social et cette sphère d'expérience, légitimés, presque en leur centre, par les mages riches et puissants, qui permettent aux chrétiens d'être émus par cet enfant innocent. Rien ne manifeste mieux cette plasticité que les identités successives que les chrétiens ont conférées au cours des siècles à ces sages de l'Évangile. Aucune icône chrétienne n'a autant permis aux chrétiens de former et de réformer leur propre ordre social, culturel et politique que l'histoire et l'image des mages. Le présent ouvrage étudie la sociologie politique des mages dans le christianisme, de leur apparition dans l'Évangile selon saint Matthieu à nos jours. Il se propose de découvrir pourquoi et comment le voyage des mages vers et autour de la crèche a été si soigneusement imité par les sociétés ultérieures.

L'une des grandes origines de cette évolution émane de l'apôtre Paul, qui admettait que la légitimation du christianisme devait venir de personnes qui n'y étaient pas directement intéressées (tels les mages)⁶. « Il faut en outre que ceux du dehors rendent de lui un bon témoignage », écrivait-il à un proche. C'est un fait : là où il n'y a pas de mages, aucun dieu, aucune

divinité ne peuvent apparaître. Et c'est ainsi que, peu après la naissance de l'Enfant, certains pouvoirs séculiers extérieurs sont censés avoir reconnu la légitimité de Jésus comme roi et comme Dieu. De fait, le *voyage* des mages vers Jésus et leur *adoration* constituent ensemble le seul événement avant-coureur « chrétien » du Nouveau Testament. Cet événement avait pour but manifeste de légitimer l'Enfant dans le *saeculum*. Par extension, les oppositions sociales que nous observons dans la scène totale que constitue la crèche apparaissent elles-mêmes comme un don de Dieu, une partie de l'ordre social « naturel » apparemment préservé par les sages et puissants mages. Ce sont des sages étrangers qui déterminèrent l'importance des événements de Bethléem ; ce sont eux, et non les bergers, qui ouvrirent un espace au christianisme.

Ceux qui ont régné ensuite ont conservé et étendu cet espace. Pendant des siècles, les chrétiens, adultes et enfants, membres du clergé et laïques, ont mimé l'histoire des mages et des bergers lors de fêtes, disposant les éléments de leur univers social autour de la crèche et de l'autel. Ils ont joué le rôle d'« ingénieurs sociaux » en construisant un ordre social. En plaçant l'étoile au-dessus de la scène, les modernes qui bâtissent des crèches laissent moins, semble-t-il, les cieux illuminer la terre qu'ils ne transforment en termes astraux l'univers social et politique qu'ils ont construit.

On aurait tort de penser que la crèche socialement équilibrée d'aujourd'hui correspond à la description des évangélistes. Mais l'erreur n'est pas nouvelle. Voyez par exemple la scène de la mangeoire dans une *Adoration des mages* peinte par Joos van Cleve vers 1525 et exposée à la Galerie de Dresde. Dans le coin en bas à gauche, l'évangéliste Luc, assis, peint ce qui se trouve devant lui⁷. Ce qui peut sembler ne rien avoir d'exceptionnel, tant que l'on ne prend pas conscience du fait que Luc n'a jamais décrit semblable scène dans son Évangile. Luc, qui écrivait indépendamment de Matthieu au cours du dernier tiers du I^{er} siècle, a raconté l'histoire des bergers mais non celle des mages, alors que Matthieu, indépendamment de Luc, parle des mages mais non des bergers⁸.

Le peintre et ses protecteurs ont littéralement inversé la situation, puisque Luc ne savait rien des mages. L'image plus tardive des mages et des bergers partageant l'étable avec Marie et Joseph résulte en réalité du fait que les premiers évêques chrétiens ont décidé que les deux Évangiles étaient d'inspiration divine. Il a fallu des siècles avant que les conteurs chrétiens n'imaginent que les mages et les bergers s'étaient effectivement rencontrés⁹. Mais, lorsqu'ils l'eurent fait, il fut évident qu'une fois superposés, les

récits de Luc et de Matthieu permettaient de percevoir l'importance de la naissance et de la manifestation de Jésus de manière esthétiquement plus unifiée que ne le faisait chaque récit pris isolément – et ce sans ébranler la vérité médiévale manifeste, selon laquelle c'étaient les mages qui légitimaient les prétentions de l'Enfant.

De fait, Matthieu et Luc s'accordent sur deux points seulement : Jésus naquit à Bethléem et cela fut confirmé par des étrangers. Selon Luc, Marie et Joseph voyagèrent depuis leur ville de Nazareth jusqu'à Bethléem, où, faute de place à l'auberge, ils se mirent en quête de l'étable, dans laquelle naquit l'Enfant Jésus, bientôt célébré par les bergers. Pour sa part, Matthieu dit que le couple vivait à Bethléem, si bien que les mages y « entrent dans le logis » et non dans une étable, pour adorer un enfant et non, semble-t-il, un bébé¹⁰. Les deux récits distincts se poursuivent après ces visites. Selon le seul Matthieu, le roi Hérode craignait l'Enfant parce qu'on le disait roi des Juifs. Hérode ordonna le *massacre des Innocents*, mais Marie et Joseph lui échappèrent par la *fuite en Égypte*. Hélas, Matthieu est le seul à soutenir cette version. L'Évangile de Luc ne mentionne jamais Hérode et ne sait rien d'un massacre d'innocents ni d'une fuite en Égypte. De manière plus prosaïque, il montre Marie et Joseph faisant circoncire l'Enfant sur place, avant que la famille ne retourne à Nazareth, où Jésus grandit¹¹. Les Évangiles de l'enfance ne se complètent pas l'un l'autre. En fait, comme les spécialistes l'ont toujours reconnu, ils se contredisent.

Le récit de Matthieu lui-même présente une contradiction plus profonde. L'arrivée des mages à Jérusalem faisait parler les citoyens. Une étoile merveilleuse étant apparue au-dessus de la maison à Bethléem, on peut supposer que les habitants de ce village situé à huit kilomètres de Jérusalem assistèrent au spectacle de l'arrivée des illustres mages venus voir l'Enfant¹². Pourtant, aucun auteur contemporain ne mentionne ces événements. Hérode craignait la naissance d'un roi des Juifs, mais, curieusement, il ne suivit pas les mages pour trouver l'Enfant, comme il aurait pu le faire. Pire : une fois que les mages eurent fui Hérode en prenant une autre route pour rentrer, ce prince ordonna un massacre d'innocents parce que ses espions ne parvenaient pas à identifier la maison visitée par des mages dont la présence était parfaitement publique. Tout cela éveille les soupçons, à tel point que, dans les années 1960, on pouvait distinguer à coup sûr un conservateur en matière biblique d'un libéral selon qu'il croyait ou non aux mages¹³.

Certains commentateurs érudits chercheront peut-être encore à décou-

vrir parmi ces contradictions la « véritable histoire ». Mais, de manière tout à fait indépendante, le comportement des chrétiens autour de la crèche a intégré les mages aux représentations essentielles composant leur univers social, politique et même naturel, car, autour de la crèche, c'étaient manifestement les mages qui représentaient la force et l'autorité séculières. Plus important, avec le temps, les actions de ces fidèles ont encore remodelé la figure des mages, comme leurs propres sociétés. Pour l'essentiel, les chrétiens du Moyen Âge ont européenisé un récit originaire du Proche-Orient. Puis Européens et habitants des Amériques ont remodelé cette image une fois l'or des mages découvert sur ce dernier continent. Et ce processus de remodelage ne s'est pas limité aux cultures tribales ou aux cultures européennes dites populaires. Pendant la Révolution française, les ennemis de la couronne pensaient que ces « trois rois » et l'ensemble des coutumes qui leur étaient associées relevaient d'un complot monarchiste ; ils leur substituèrent un culte républicain¹⁴. Mais, on le verra plus loin, les mages n'ont pas simplement été un instrument aux mains des riches. Si aristocratique que paraisse leur culte à première vue, les paysans européens et les esclaves noirs des Amériques ont parfois mis des couronnes et des vêtements de mages avant de se soulever contre leurs oppresseurs¹⁵.

Bien que cet ouvrage ne prétende pas être une histoire du culte des mages, il est organisé de manière globalement chronologique¹⁶. Il décrit l'évolution du rapport entre les agencements de la crèche et l'organisation sociale et politique des sociétés chrétiennes. Dans les six chapitres qui suivent, on verra se développer certaines structures politiques, sociales et culturelles auxquelles l'histoire des mages fournit un discours. C'est à tout ce qui tourne autour de ces structures et de ce discours que nous nous intéressons. Le chapitre 1 traite des mages à l'époque romaine, jusqu'à l'an 800 de notre ère environ. Au cours de cette période, l'image des mages devient fondamentalement politique, dans sa forme comme dans son contenu. Le thème romain et festif du triomphe se transmet au monde chrétien en la personne des mages. L'idée que les mages seraient des diplomates remonte à cette époque ancienne. Nous serons attentif à l'association entre les mages et l'Église de Constantin, puisque le premier empereur chrétien suivit, après les mages, un signe céleste. Enfin, dès les versions du début de l'ère chrétienne, les dons des mages apparaissent comme un tribut ou comme une taxe.

Le chapitre 2 étudie l'apparition des mages en Europe, de Charlemagne à l'arrivée à Cologne de leurs restes supposés (800-1164). Nous insistons

dans ce chapitre sur la fortune théâtrale des mages : c'est à cette époque qu'ils montent sur les planches. Les empereurs byzantins montrèrent la voie en jouant le rôle du soleil ou de l'étoile lorsqu'ils recevaient des ambassadeurs et attribuaient des charges ; en faisant jouer à leurs épouses le rôle de Marie lorsqu'elles donnaient naissance à leur premier enfant, puis en mettant en scène des adorations autour de ce tableau ; enfin, en encourageant la naissance d'un drame de la Nativité, ces souverains inspirèrent plusieurs rites d'adoration occidentaux tout en inventant une conception locale de la Nativité qui leur était propre. En Occident, c'est d'abord par l'intermédiaire des empereurs ottoniens que s'exercèrent ces influences : eux aussi se mirent à jouer le rôle du soleil ou de l'étoile, mais, à la différence des souverains byzantins, ils imaginaient que leur État était lui-même gouverné par les mages, désormais considérés non seulement comme des intellectuels, mais comme des rois. Le chapitre en vient alors aux premiers drames liturgiques impliquant des mages dans les églises chrétiennes, et à leur contenu social. La prééminence d'Hérode dans ces premières pièces est soulignée, et, par là même, une dimension séculière inhérente à la tradition théâtrale des mages à ses débuts. C'était autant, semble-t-il, à la cour d'Hérode qu'à celle de l'Enfant que les contemporains apprenaient à prier, à saluer, à donner.

Le chapitre 3 s'intéresse à la période qui s'étend de la fin du ^{xiii}e siècle à l'an 1500. De véritables rois européens commencèrent à jouer le rôle de l'un des mages ou de plusieurs d'entre eux lors de fêtes en plein air, alors même que certaines républiques italiennes entreprenaient de se légitimer en se transformant en royaumes à l'occasion de grands spectacles mettant en scène les mages. Dans ce cadre, pour que ces véritables rois/mages représentent l'ensemble de leur État, les visages de leurs deux compagnons devaient être non seulement blancs et mûrs, mais également jeunes, efféminés ou féminins, voire parfois noirs. Dans sa seconde partie, le chapitre étudie ainsi l'apparition parmi les trois rois d'un mage exotique, qui se distingue par sa jeunesse, sa peau noire ou son caractère efféminé, en opposition totale au monde établi et solennel que représentent les deux premiers rois. Une image du mage qui représente toute une société émerge, incluant jusqu'aux forces qu'elle exclut ou qui se situent à ses marges.

Les conquêtes des Amériques au ^{xvi}e siècle ont ouvert aux Européens de nouveaux espaces immenses où ils pouvaient imposer, dans une relative liberté, les comportements et les organisations sociales qui leur étaient propres. Le chapitre 4 montre l'importance du rôle que l'histoire, le drame

et les images des mages ont joué dans cette entreprise « de civilisation ». La première partie décrit la manière dont, à la veille des explorations, l'histoire des mages a contribué à modeler l'image que l'Europe s'est forgée du monde extérieur et dont, par conséquent, les Européens caractérisèrent les découvertes elles-mêmes en ces termes. En somme, avec les Amériques, les Européens avaient trouvé l'endroit d'où au moins un mage était parti, avec toutes ses richesses, pour Bethléem. Le chapitre en vient alors à son propos essentiel : décrire la manière dont les Européens utilisèrent les images dramatiques et processionnelles du voyage et de l'adoration des mages pour réorganiser et christianiser l'espace et le temps des habitants. Du Pérou au Guatemala, puis à Mexico et jusqu'au lointain pays huron, les Amérindiens furent contraints de se mettre en route, par un nouveau chemin, vers une nouvelle destination, pour présenter à un dieu européen des hommages – et des taxes – eux-mêmes anciens.

Nous ramenant en Europe, le chapitre 5 décrit un renversement radical qui a affecté les personnages publics des mages au début de l'époque moderne et sous l'Ancien Régime. Soudain, les rois cessèrent de jouer publiquement le rôle des mages. De nouveaux groupes sociaux prennent le relais. Alors même qu'aristocrates et bourgeois interprètent le rôle des mages lors de grands banquets privés, se présentent à leurs portes, la veille de la fête des Rois (5-6 janvier), les « rois » représentatifs de l'Europe moderne : des groupes de jeunes mendiants coiffés de couronnes de papier, demandant l'aumône en échange d'une chanson et d'un vœu pour la nouvelle année. Le cœur de ce chapitre est consacré à l'important thème social qui fait des mages des mendiants itinérants dans l'Europe moderne. Il repose sur un curieux renversement de l'image sociale des mages. Qui sont les mages désormais ? Ces bons bourgeois qui font l'aumône aux enfants mendiant à leur porte, ou les princes qui font la quête pour un enfant pauvre à l'Épiphanie ? Les enfants couronnés eux-mêmes, ou les anciens soldats et les journaliers qui, en cette ère préindustrielle, se présentent eux aussi aux portes, une couronne de papier sur la tête, et menacent ceux qui s'aviseraient de leur refuser non l'or ou l'encens, mais simplement le pain et le vin ?

Le dernier chapitre de cet ouvrage, en forme d'épilogue, donne un aperçu de la présence des mages dans les sociétés modernes. Deux visionnaires allemandes modernes révèlent une nouvelle image romantique, celle des mages « enfantins ». Chez l'une de ces femmes, les visions sont provoquées par le fait d'avoir joué dans la crèche. De leur côté, théosophistes

et numérologues popularisent une vision moderne et urbaine : des sages cachés dans les contrées lointaines de l'Inde et du Tibet. Les mages y sont chez eux, au paradis terrestre, où ils attendent l'arrivée d'adorateurs épuisés et déroutés venus d'Occident. Les mages ont trouvé le repos. Leur voyage est terminé.